

M. le président : Consentez-vous à être jugé pour mendicité ?

Le prévenu : Faites comme vous voudrez, Monsieur le président ; pourvu que vous ne me condamnerez n'importe comment, ça ne fera plaisir si vous m'envoyez à Villers-Cotterets.

Gasc a été condamné à vingt-quatre heures de prison, et le tribunal a ordonné qu'à l'expiration de sa peine il serait conduit au dépôt de mendicité.

— On assure que le gouvernement anglais va augmenter considérablement les troupes qui tiennent garnison dans ses possessions du nord de l'Angleterre.

— Un certain nombre de vaisseaux anglais se sont rendus au Mexique pour y prendre des lettres de marque.

(The Globe.)

Le Veau d'or.

Tout le monde le répète, c'est une parodie du système de Law. On a peu à peu détruit tous les autres mobiles ; un seul mobile reste, l'amour de l'argent. Dans le *statu quo* soporifique des hommes et des choses, pour qui et pour quoi voulez-vous qu'on se passionne ? Rien ne marche, tout languit, et il n'y a pas de place pour un sentiment un peu vil. On trouve largement à disposer de son mépris ; mais que faire de son amour et de sa haine ? Que le ministère reste ou s'en aille, c'est tout un ; M. Guizot vaut autant que M. Thiers, nous voulons dire que M. Thiers vaut aussi peu que M. Guizot. Au dessus de l'un comme au-dessus de l'autre, vous trouvez toujours le système avec les mêmes grandeurs et les mêmes gloires. C'est ainsi que, tout autre idéal manquant, l'argent devient un idéal, lâche et honteux idéal ! et que l'époque se rive avec une incroyable impétuosité sur le terrain mouvant de l'agiotage.

Vendre, acheter, gagner, jouer, voilà en quatre mots l'histoire du moment. Il n'y a plus d'argent à Paris pour les entreprises utiles ; l'hypothèque en appelle en vain ; mais l'argent est prêt pour toutes les entreprises aléatoires. On se dispute des valeurs fictives, des actions de chemins de fer qui ne sont pas encore commencés et jusqu'à des promesses, c'est-à-dire des ombres d'actions. La bourse, cet ignoble carrousel de l'agiotage, regorge de poursuivans de la fortune, et l'on y revoit quelques-unes des scènes de la fameuse rue Quincampoix. Le maître y coudoie son valet, qui, pour venir spéculer sur les chemins de fer, a déserté l'antichambre, et l'on reconnaît plus d'un trait de cette époque de la régence où jansénistes, molinistes, seigneurs, filous, laquais, courtisans, se heurtaient et négociaient sans étonnement dans une fraternelle cohue, et où un bossu gagna une fortune en prêtant son dos en guise de pupitre à ceux qui voulaient signer des transferts. Les choses en sont presque à ce point à Paris à l'heure où nous parlons. Mayeux, l'ignoble Mayeux, deviendrait un Apollon s'il avait, comme on dit, du Nord dans son portefeuille, et il y a des géants qui envieraient presque la taille de Tom Pouce, pour se glisser dans le manchon de Mme Dumon, et arriver ainsi jusqu'au très-haut et très-puissant ministre des travaux publics.

Quel remède apporter à cela ? Un remède à la fois bien simple et bien efficace. Qu'il y ait une opposition vraiment nationale, qui ait une route tracée, un but marqué, et qui fasse chaque jour un pas vers ce but ; qu'on lève dans ce pays le drapeau d'une politique vraiment française, et l'on verra si nous sommes un peuple d'agioteurs ou un peuple d'initia-

teurs, et si la passion des grandes choses n'est pas plus forte en France que la passion de l'argent. C'est aux royalistes à donner l'impulsion à ce beau mouvement. La France ressemble en ce moment à un fleuve qui, arrêté par un obstacle imprévu, a répandu dans la plaine ses eaux qui, en devenant stagnantes, commencent à croupir et à empoisonner l'air de mille exhalaisons fétides. Pour sécher les marais pontons de la Bourse, qui tuent la probité publique et privée, et asphyxient les intelligences et les cœurs, donnez-nous quelques rayons du soleil de la gloire ; ouvrez dans la situation européenne un lit large et profond à ces lacs qui dorment, immobiles, et l'événement nous prouvera qu'après tout, comme le disait le duc de Fitz-James à Londres, la France est toujours la noble France. C'est la politique basse et honteuse de Dubois qui précipite, à l'époque de la régence, notre nation dans les convulsions fiévreuses de l'agiotage ; nous sommes alternativement gouvernés, depuis quinze ans, par MM. Guizot et Thiers : étonnez-vous après cela que nous revoyions les mauvais jours du système de Law.

(Mode.)

SANGUES. — Il se fait annuellement en France une consommation d'environ 45,750,000 sangsues, déduction faite de celles qui périssent et sont remplacées par celles qui servent deux ou trois fois. Ce qui coûte aux consommateurs en moyenne : *Argent versé*, à raison de 40 fr. le cent, 18,300,000 fr. *Sang tiré*, à 10 grammes seulement par sangsue, 457,500 kilogrammes, ou bien 4,575 hectolitres.

PROJECTILE. — M. Billotte, capitaine de corvette, a inventé un système de projectile dont voici les propriétés destructives : Le projectile est creux et rempli d'une matière inflammable. Un boulet de cette nouvelle espèce lancé dans les flancs d'un navire y cause d'abord, non un simple trou comme font les boulets ordinaires, mais une large déchirure, car il éclate en entrant dans la muraille. A la suite de l'explosion, se répand la matière en combustion, et il est impossible de l'éteindre, de sorte qu'un bâtiment ainsi atteint ne peut échapper à l'incendie. Le système de M. Billotte s'applique également aux obus et aux grenades.

PRIX DU FER. — Il augmente partout en Europe. Les rails qui se vendaient, il y a deux ans, 190 à 200 fr. la tonne en Belgique, valent aujourd'hui 290 à 300 fr. La hausse, en Angleterre, a été de 50 à 60 p. 100, et si la fabrication du fer ne prend pas bientôt des développemens extraordinaires, les prix devront encore s'élever. Chaque mille de rail-way exige, pour les rails, coussinets, locomotives et wagons environ 508 tonnes de fer. En supposant que les nouvelles lignes votées ou à voter, et qu'il faudra terminer en quatre années, représentent six milles en étendue, soit 9,655 kilomètres, elles demanderont 3,800,000 tonneaux de fonte, 3,000,000 de tonneaux de fer, ou 750,000 parannée. Partout où l'on établira le système atmosphérique, la quantité de fer à fournir s'accroîtra de 50 p. 100.

Délits.—Crimes.

La police de Nantes a fait des perquisitions dans tous les magasins de nouveautés de cette ville, et elle a saisi pour plus de 7,000 fr. de dentelles qui n'avaient pas acquitté les droits des douanes.

— Un employé des douanes, à Bousbecques (Nord), a été arrêté par ses camarades, au moment où il introduisait en France pour 6,000 fr. de dentelles cachées sous sa blouse.

— Hier, un homme bien mis, venu un cabriolet et accompagné d'une malle fort lourde, loua une des plus belles chambres d'un hôtel du passage Dauphine et commanda un déjeuner pour lui et trois amis qu'il attendait. On le servit dans sa chambre, selon son désir ; mais, au bout de quelques instans, le nouveau locataire descend et s'impatiente de ce que ses amis n'arrivent pas. Il sort pour aller les chercher ; mais il tarde à rentrer, et le maître d'hôtel, étant monté dans la chambre, reconnaît que cinq couverts d'argent avaient disparu avec le voleur qui, en revanche, avait laissé en gage sa malle pleine de charbon de terre.

— Il paraît que certains curieux qui visitent le cabinet d'histoire naturelle de Madrid ont une excessive passion pour les objets qu'il renferme. Beaucoup de ces objets, des plus importants, ont été volés ces jours derniers. La salle de minéralogie a surtout beaucoup souffert ; on a enlevé un lingot d'or, pesant 6 kilog.

— Ils s'est montré, sur les frontières d'Espagne, une nouvelle bande de trabauciers, parmi lesquels il y a, dit-on, un grand nombre de joueurs qui, ruinés au jeu, cherchent maintenant des ressources dans le crime.

Cette bande est divisée en trois brigades ; elle s'est dirigée dernièrement sur le village de Barbens pour enlever un riche propriétaire et lui faire payer une rançon de 2,000 écus d'or. Le commandant de la force armée, prévenu à temps, déjoua le projet de ces bandits ; mais les troupes mises à leur poursuite n'ont pu les atteindre. Elles les ont rejetés sur la frontière française, où ils sont cachés, dit-on, dans les bois de Palau.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 8 NOVEMBRE, 1845.

Histoire de la semaine.

C'en est fait ! nos beaux jours sont passés ; le vieux mois de novembre, avec sa voix gémissante et lugubre, ses vents criards et tristes, son ciel nébuleux, ses pluies glacées et monotones, ses humeurs noires et ses diables-bleus, nous est venu, accompagné, comme toujours, d'orages, de tempêtes, et de brumes épaisses, que les navigateurs redoutent et que tout le monde déteste, si ce n'est nos bons amis, les Anglais et les Ecossais, qui retrouvent, dans notre température humide d'aujourd'hui, les souvenirs si doux de la patrie, (*Scotch mist and London smoke.*)

A cette période avancée de la saison, Montréal prend une apparence toute frileuse ; elle se prépare à l'hiver qui arrive à pas de géant ; l'hiver, que l'opulent ne craint pas et qu'il attend avec impatience, parce qu'il lui apporte de nouveaux plaisirs, qu'il change ses amusements, qu'il varie ses jouissances, et qu'il les fait goûter plus que toutes les autres saisons, mais que le pauvre redoute et qu'il voit venir avec terreur, parce qu'il apporte le froid à sa femme et à ses enfans, qu'en même temps il suspend l'industrie et le travail, et augmente la faim et l'appétit. Les voyageurs et les étrangers retardataires, ou que leurs affaires retenant encre à la ville, se hâtent de partir et de rentrer chez eux.